

Nous avons vécu cela

De nombreuses années se sont écoulées depuis la Libération de la France, si, jusqu'à ce jour, j'ai gardé au fond de mon coeur le souvenir des heures terribles et exaltantes que nous avons vécues c'est que j'attendais que l'âge m'apporta la sagesse nécessaire pour écrire les choses sans passion.

Je suis au seuil de la vieillesse, mes cheveux ont blanchi, la sagesse n'est point venue et j'ai conservé intacte la foi dans les valeurs morales pour lesquelles nous avons lutté. J'ai gardé le souvenir ému de ceux qui furent mes camarades et, surtout, de ceux qui tombèrent les armes à la main, face à l'ennemi ou qui moururent sous la torture dans les camps de concentration.

Tant que je dispose encore d'une bonne mémoire et de documents authentiques, je voudrais raconter, non pas une histoire romancée et enjolivée par le recul des ans, mais faire le récit d'une aventure vécue clandestinement par un groupe de patriotes dans la région de Grignols pendant les jours sombres de l'occupation.

Je voudrais essayer de faire revivre le climat, l'ambiance, les raisons qui motivèrent la formation de ce groupe, faire connaître les personnes qui le composaient, leur mentalité, leur milieu, les motifs impérieux qui les poussèrent à se lancer dans une aventure folle dont ils ne pouvaient mesurer ni la portée, ni les conséquences; il faut reconnaître, qu'il fallait être un illuminé, un aigri, un ventre creux, un inconscient ou, simplement, un fou pour se lancer dans une pareille aventure, dans un pays entièrement occupé, au milieu d'une population installée dans la lâcheté ou l'indifférence et, au surplus, prendre comme chef un officier félon, en exil, aux ordres de l'étranger, en fait, un soldat perdu que le gouvernement de l'époque avait condamné à mort et que la propagande officielle roulait chaque jour dans la boue.

Il faut avoir l'honnêteté de dire que si, à ce moment-là, le peuple souverain avait été consulté par référendum, le maréchal Pétain aurait eu 99% des voix.

Je veux essayer de raconter les faits qui ont un rapport direct avec la Résistance avec toute la bonne foi dont je peux être capable; je ne veux pas me poser en juge, ni tirer les conclusions de ces faits; je reconnais, cependant, que de lourdes fautes furent commises par nous; nous fûmes souvent dépassés par des événements que nous ne pouvions ni prévoir ni contrôler; ce qui est certain, c'est que chaque membre du groupe, à la place qui lui fut assignée, a fait tout son devoir et en prenant des risques terribles.

Je suis persuadé que les résistants authentiques qui ont été dans le bain, comprendront et apprécieront à leur juste valeur les faits que je vais essayer d'exposer, je tiens à préciser que seule les noms des Résistants « Morts pour la France » seront indiqués dans mes récits, les survivants seront désignés par un prénom.

C'est le 18 juin 1940 qui est à l'origine des événements qui se dérouleront plus tard; je me trouvais du côté de Vierzon lorsque j'entendis à un poste de radio de l'armée, le message du général de Gaulle, la totalité de la compagnie, officiers compris, étaient présents, la réaction ne fut pas favorable, sur plus de 200 hommes, quatre ou cinq parurent intéressés; les paroles entendues avaient eu dans mon coeur une résonance toute particulière, elles réveillaient en moi des sentiments que l'on croyait oubliés à jamais. Il faut dire que de Gaulle, à ce moment là, nous était presque inconnu; nous savions seulement que c'était un colonel qui était entré dans le cabinet Reynaud, comme Secrétaire d'Etat à la guerre et qu'il avait été promu général à cette occasion.

Il faut dire également que nous faisons partie des rescapés de la 71^{ème} armée du général Giraud et que, depuis 35 jours, nous battions en retraite vers le centre de la France, des rives de l'Escaut nous étions arrivés à Vierzon. Physiquement, nous étions très fatigués, mais, moralement, nous étions très abattus.

Je ne veux pas m'étendre sur des faits déplorables dont je fus le témoin, je veux dire seulement que l'armée française, de 1939-1940, à l'exception des troupes de couleur n'avait aucune valeur morale et que cette défaite me marque profondément.

Lorsque je fus démobilisé, le 2 juillet 1940, et que j'arrivais à Grignols, je fus atterré de constater la présence de la ligne de démarcation à 12 kms et de voir le pays encombré de troupes françaises bien équipées et armées et qui étaient contentes de finir une guerre qu'elles n'avaient jamais faites.

Il fallut quand même reprendre la vie quotidienne, les ateliers poussiéreux se rouvrirent, il fallait se réadapter à une vie nouvelle qui n'avait pas fini de nous étonner; dans cette région mi-urbaine, mi-rurale, le contraste était frappant; d'un côté, les paysans qui, avec le sens pratique qui est le leur ne manquaient pas de grand chose; ils faisaient l'échange et pratiquaient, dans leur majorité des cas, un marché noir fructueux et impuni, de l'autre côté, des petits artisans, des ouvriers d'usine, des employés, des petits fonctionnaires qui, n'ayant rien à échanger, buvaient de l'eau dans le pays du vin et crevaient de faim; seuls quelques gros collaborateurs et commerçants astucieux faisaient de bonnes affaires, les professions libérales avaient basculé dans le S.O.L. Puis la Milice. La plus grande partie des A.C. De 1914-1918 s'étaient regroupés autour du « Maréchal » sous le signe de la francisque.

L'année 1941 fut une année difficile à tous les points de vue. Certains écoutaient la B.B.C. Mais devaient faire attention, les gens étaient méfiants et réservés; la plus grande misère côtoyait l'opulence la plus scandaleuse; la municipalité ayant été révoquée par Vichy, une délégation spéciale avait été nommée; derrière le président qui était un docteur très estimable, les nouveaux princes du régime en prenaient à leur aise. Ils étaient heureux de prendre une certaine revanche.

Dans cette atmosphère malsaine et surchauffée, certains hommes et femmes ulcérés par l'armistice et par les conditions de cette occupation que les dirigeants du moment acceptaient de si bon coeur, décidèrent de s'unir, d'essayer de faire quelque chose; ils savaient très bien qu'ils ne représentaient qu'une infime minorité, qu'ils n'avaient ni argent, ni armes, ni moyens de transport, ni matériel de transmission; pour toute ressources, ils avaient leur patriotisme, leur courage et la foi dans l'homme du 18 juin.

C'est ainsi que se forme un groupe de Résistance composé d'une part par des A.C. De 1914-1918, anciens rescapés de Verdun ou du Chemin des Dames et, d'autre part, par des A.C. De 1939-1940, ainsi que deux fermes, c'étaient des paysans, des artisans, des ouvriers et un gendarme; tous avaient une famille, des enfants et étaient de conditions modestes; ils savaient que dans cette aventure, ils avaient tout à perdre et rien à gagner, ils faisaient entièrement confiance au général de Gaulle qui, pour eux, représentait le vrai visage de la France. Ils étaient quatorze dont deux femmes et n'avaient pas les mêmes idées politiques et religieuses, ce fut Pierre L.... qui devint le chef responsable.

Au bout de quelques temps, nous rentrâmes en rapport avec un membre du réseau « Hilaire ». Dans notre région, ce réseau s'occupait d'acheminer vers la forêt les réfractaires, les prisonniers évadés et autres Français désemparés qui fuyaient l'occupant. Vu la position géographique de Grignols, nous avons pensé que cette activité ne nous suffirait pas. Nous avons évidemment placé pas mal de monde dans les scieries de la région. Nous leur avons procuré des fausses cartes d'identité et des cartes de rationnement dont l'origine était assez illégale.

Malgré les appels de Londres, nous n'arrivions pas à rentrer en contact avec les chefs de la Résistance. Ce n'est qu'au début de l'année 1943 que notre groupe rentra dans l'action, grâce à l'intervention de René C..., maire révoqué d'une petite commune du Lot-et-Garonne; Pierre L.... et son adjoint Emmanuel L.... rentrèrent en contact avec les responsables de l'armée secrète (A.S.) qui dirigeaient dans la région B une partie du Lot-et-Garonne et la Gironde non-occupée. La rencontre eut lieu dans le sous-sol d'une gendarmerie de chef-lieu de canton; nous n'oublierons jamais cette entrevue. Nous nous sommes trouvés en présence de personnes d'un dynamisme et d'un courage extraordinaires. Étaient présentes: Gauthier, Darthial, adjoint au chef militaire départemental, capitaine Lévy, chef des Corps Francs de l'A.S., Bidard, chef de secteur, M.... et les deux représentants de Grignols. Il ne fut question que d'organisation de groupes, de parachutages, de maquis. Ces hommes parlaient un langage qui ressemblait étrangement aux propos diffusés chaque soir dans l'émission de la B.B.C. (Les Français parlent aux Français). Leur confiance était inébranlable. Après une conversation très animée, il fut décidé que, vu son homogénéité et le fait qu'il était le seul groupe organisé de la région de Bazas, Captieux et Casteljaloux à ce moment là. Le groupe de Grignols ferait désormais partie de l'A.S. De Marmande. Il apporterait son concours aux parachutages qui pourraient avoir lieu dans la région.

En conséquence, le groupe de Grignols serait immédiatement armé avec des armes prélevées sur un dépôt d'armes de la région. Le capitaine Lévy et Gauthier furent chargés de cette livraison. Avant de vous conter ce petit fait spectaculaire, je veux vous signaler qu'à cette époque, il n'y avait pas à l'échelon départemental, un Etat-Major qui commandait en tirant les ficelles et des soldats obscurs qui faisaient le travail. Il n'existait qu'une poignée de patriotes, bien Français, unis par le même idéal et qui pour la plupart tombèrent côte à côte, sous les balles allemandes.

Quelques temps après cette réunion, le chef de groupe de Grignols fut avisé que la livraison d'armes serait effectuée à une date précise et à l'endroit convenu.

Je signalerai que la ville de Marmande se trouve au nord de la Garonne et qu'il ne fallait pas compter passer par le pont suspendu, car le barrage était trop important. En plus, il fallait se procurer un véhicule automobile et un chauffeur muni d'un « Ausweis », document qui permettait de circuler dans toute la région sans risque de contrôle. Comme il n'y avait que les collaborateurs qui possédaient un tel véhicule, un beau soir, une camionnette munie d'un gazogène fut empruntée à l'usine de l'inspecteur général de la police. Il avait été décidé que le passage se ferait au double poste de contrôle de Sainte Bazeille (Lot-et-Garonne) tenu par les Allemands et les Français. La camionnette bâchée reçut son chargement de containers recouverts d'une bâche. Dans la cabine prirent place le capitaine Lévy et Gauthier de l'A.S et le chauffeur résistant. A l'entrée de la nuit, le véhicule stoppa à 30 mètres du poste allemand. Le chauffeur présenta les cartes d'identité et le laissez-passer permanent du véhicule. Le soldat de faction leva la barrière et le véhicule repartit dans la direction de Couthures. A 150 mètres, nouvel arrêt. Ce sont les deux gardes mobiles qui barrent la route. Le chauffeur parlemente. Rien à faire, le passage ne sera accordé que lorsque le chargement sera visité. A ce moment, le capitaine Lévy se rend compte de la gravité de la situation. Devant l'entêtement du garde mobile qui ne veut rien entendre, il lui déclare « puisque vous y tenez, je vais vous montrer le charge ». le coin de la bâche est soulevé. Le garde mobile plonge sa tête. Aussitôt, le capitaine Lévy lui assène un coup de crosse de pistolet sur la nuque et voici mon Français endormi pour un bon moment. La camionnette dont le moteur n'était pas arrêté, repart aussitôt dans la nuit, suivie par les vociférations du deuxième garde mobile qui, on le suppose, alerta par téléphone, les brigades de Meilhan et Cocumont.

Cet incident n'était pas prévu. La camionnette prit le chemin des écoliers et bâtit la campagne une partie de la nuit. Elle n'arriva à Grignols qu'à minuit. Naturellement, nous n'étions plus au rendez-vous

et le véhicule qui devait rentrer directement dans l'atelier mécanique du chef, trouva les portes fermées. Heureusement qu'aucun éclairage n'existait à ce moment-là. Grâce à l'obligeance d'une voisine affable et crédule, nos amis tapèrent à la porte du chef; notre joie était si grande que tous les membres du groupe furent conviés à assister à l'ouverture des containers si ardemment désirés; il y avait une quinzaine de mitraillettes « STEM » 9m/m avec leurs chargeurs, des grenades défensives et des revolvers canadiens 9m/m. Le jour allait se lever, lorsque nous nous séparâmes après avoir trinqué avec un ersatz de café bien chaud, servi par « Madame Simone ».

Quelques heures plus tard arrivait à l'atelier mécanique, un brave paysan avec son tombereau attelé à une paire de vaches. Il venait prendre livraison de 2 fûts d'huile qui furent chargés avec précaution et puis le lent véhicule, conduit par Camille C... s'en alla avec son précieux chargement dans une ferme isolée ou une grange pleine de foin attendait notre premier dépôt d'armes.

Maintenant que nous étions armés, nous devons penser à former un maquis, car de nouveaux parachutages paraissaient éminents. Ceux qui ne sont pas au courant ne se rendent pas compte des énormes difficultés que comportent la formation et l'installation d'un maquis. L'emplacement doit être déterminé avec beaucoup de soins. Il faut éviter la proximité des grandes routes, choisir de préférence une grande forêt ou un endroit très escarpé. Un point d'eau est indispensable. Veiller à ce qu'aucune maison ne se trouve dans le voisinage immédiat. La hutte de terre est préférable à la ferme abandonnée. Il faut prévoir la nourriture, l'armement et surtout un médecin et tout ceci dans la clandestinité en pays occupé.

Par sa position géographique, le sud de la région de Grignols adossé à l'importante forêt landaise fut retenue. Pierre L... et Emmanuel L... entrèrent en contact dans le triangle Lartigue - Giscos - Maillas avec un groupe de réfractaires dirigés par un Espagnol Maurice A..., homme courageux et habitué à la dure. Ils vivaient de la fabrication du charbon de bois. Ils devaient fournir les cadres d'une formation plus importante. C'est ainsi qu'en novembre 1943 fut créé dans la région de Grignols le premier maquis de l'A.S. Au début, tout marcha assez bien malgré un ravitaillement irrégulier. C'étaient des jeunes gens très courageux et animés d'un ardent patriotisme. Dans le courant de l'hiver 1943, un cas d'appendicite aigüe se produisit. Il fallait faire opérer d'urgence ce maquisard afin d'éviter une issue fatale. Ce fut un membre du groupe Elie L... qui se chargea, avec un de ses amis, de transporter à Marmande le malade qui fut opéré par un chirurgien, Monsieur C... au nez et à la barbe des Allemands. Je raconterai plus tard ce qu'il advint de ce maquis.

Ainsi que je vous l'ai déjà dit, il fallait d'urgence s'occuper des parachutages. A ce propos, j'ai constaté que peu de personnes étaient au courant des difficultés que représentaient des opérations de ce genre. Ça ne se passait pas toujours aussi bien que dans les romans ou au cinéma.

La formation bénéficiaire de ces parachutages devait être créée par le chef départemental de la résistance. Il fallait disposer d'un terrain homologué par Londres. Ce terrain devait se trouver dans un endroit isolé autant que possible, loin d'une grande route ou d'une agglomération, sur un plateau ou un endroit bien dégagé; pas de lignes électriques à haute tension, pas trop loin d'une rivière. Il fallait surtout que ce terrain soit nettement délimité et désigné par un repaire se trouvant sur la carte Michelin et sur les cartes d'état-major de la région, car, il ne faut pas oublier que les parachutages se faisaient toujours de nuit et que les équipages des quadrimoteurs qui effectuaient ces parachutages ne connaissaient pas forcément la région. Je signale en passant que le contact par poste émetteur avec Londres ne pouvait être pris qu'à certaines heures, sur une longueur d'ondes déterminée et un indicatif particulier vu la présence des Allemands et le danger permanent que représentaient ces prises de contact radio. Les émissions étaient forcément très brèves.

Lorsque Londres estimait que le terrain proposé était valable, le chef départemental recevait par radio le message et l'indicatif qui devait être utilisé en morse et par projection lumineuse. Au moment du passage de l'appareil, le message était remis exclusivement au chef de groupe. Les parachutages se faisaient toujours au début du mois et tenaient compte de la luminosité de la lune. Le déroulement de l'opération se faisait en général de la façon suivante: le jour ou plus tôt le soir du parachutage n'étant pas indiqué, il fallait que les postes d'écoute régionaux ou locaux soient constamment en alerte, notamment à 19h15 et 21h15, heure anglaise.

Au jour et à l'heure fixée par Londres, un groupe d'avions quadrimoteurs « Lancasters » s'envolait en direction de l'Espagne suivant les côtes de l'Atlantique (lorsque les parachutages étaient destinés au sud-ouest). A ce moment, la B.B.C. Diffusait à 19h15 les messages qui étaient destinés aux formations devant théoriquement être parachutées. Aussitôt le message capté, les résistants se rendaient sur leur terrain pour assurer la sécurité et le neutraliser le cas échéant. Bien que le 1er message soit passé sur les ondes à 19h15, il fallait que l'écoute soit poursuivie et à 21h15, si l'avion qui était destiné à votre terrain était arrivé en France, sans être abattu, alors la B.B.C. Répétait votre message. A ce moment là, vous étiez à peu près certain que vers 23h30 à 24h le « Lancaster » se présenterait en plein au-dessus de votre terrain. Si tout marchait bien, l'avion se présentait à basse altitude à l'alignement du centre du terrain. Lorsqu'il se trouvait à 500 mètres environ, les résistants chargés du balisage devaient allumer leurs torches à l'endroit exact et à la distance qui leur avait été indiquée. Le chef responsable devait projeter par jets lumineux et en morse, la lettre du parachutage. Si tout était conforme, le pilote de l'avion, par l'intermédiaire du feu de position placé au nez de l'appareil, reproduisait l'indicatif. Le quadrimoteur faisait un petit tour, prenait de l'altitude, se plaçait face au vent puis, plongeait sur les feux de signalisation. A ce moment précis, et à 300 m environ d'altitude, le ventre de l'appareil s'ouvrait et une dizaine de parachutes se déployaient dans le ciel auxquels étaient attachés par des sangles et des mousquetons, des containers cylindriques de 200 kgs environ; ces derniers étaient munis d'un tampon amortisseur en caoutchouc et, sur leurs flancs, étaient fixés des pelles emmanchées. De façon générale, l'avion prenait de l'altitude, repassait sur le terrain, couvert à ce moment de gigantesques corolles multicolores. Il reproduisait l'indicatif, puis, face au vent, faisait une montée vertigineuse et prenait le chemin du retour.

Nous sommes encore en novembre 1943. dans la nuit du 11 de ce mois, l'A.S de Marmande tente un parachutage sur un terrain situé à quelques kilomètres du Pont-canal. Malgré la proximité des Allemands, le parachutage fut très bien réussi, il est vrai que le texte du message était parfaitement optimiste et très couleur locale. C'était: « **Les vaches sont toujours heureuses !** ». Cependant, les miliciens, très nombreux dans ce coin, et les Allemands furent intrigués par le ronronnement puissant et prolongé de cet avion étranger. Peut être, certains résistants furent-ils bavards. De toute façon, la chance nous abandonna. Nous allions connaître des échecs répétés, des revers tragiques, des trahisons, un tas de faits isolés qui, au début, paraissaient sans importance, mais qui, avec le temps, furent la cause de l'éclatement de notre groupe.

Je ne vais relater que les principaux faits qui ont un rapport direct avec le mouvement de Résistance et dont nos morts furent les héros.

C'est dans les premiers jours de janvier 1944 que nous fumes appelés à apporter notre concours à l'A.S de Marmande pour un parachutage près de Samazan. C'est Madame Simone L... qui était chargée de l'écoute. Aussitôt que le message fut réceptionné, le chef de l'A.S et son second partirent vers un lieu de rendez-vous fixé à l'avance. C'était une maison de garde-barrière sur une ligne secondaire, en rase campagne. Nous y rencontrâmes trois résistants du Clavier. Comme ce parachutage devait s'effectuer sur un nouveau terrain et dans un endroit particulièrement dangereux, il fallait, aussitôt le parachutage effectué, emporter les containers vers un dépôt éloigné. Cela impliquait un moyen de

transport. Il fallait trouver un bon camion de 5 tonnes. Comme nous ne possédions aucun véhicule de ce genre, ce fut dans une usine de Casteljaloux que fut pris le camion à l'insu du propriétaire. Ce qui était gênant, c'est que nous devions emprunter la grande route de Casteljaloux à Marmande pendant 7 à 8 kms et les Allemands la sillonnaient en permanence. Vers 22 h, nous partîmes donc avec notre camion plate-forme vers le terrain de parachutage. Nous n'avions pas fait 3 kms que nous nous trouvâmes nez à nez avec un camion d'allemands arrêtés dans le bourg du Clavier. Nous étions trois dans la cabine et trois sur la plate-forme, les mitraillettes sur les bras. Inutile de dire que le chauffeur appuya à fond sur l'accélérateur de son gazogène. Les Allemands interdits ne tirèrent pas sur nous. Trois kms plus loin, nous prîmes un chemin vicinal au milieu des bois. Nous étions sauvés.

Le terrain, à mon avis, était très mal placé. A 150 mètres d'un vieux moulin habité par des résistants, il était bordé à l'est par l'Avance et à l'ouest par une longue rangée de peupliers. A 23h30, l'avion se présenta bien en face, perpendiculairement au ruisseau et aux peupliers. Le balisage et les signaux furent corrects et, alors, il se passa quelque chose d'in vraisemblable. A cinq ou six reprises, le quadrimoteur plongea sur le balisage et jamais son ventre ne s'ouvrit. Au bout de demi-heure environ, l'appareil reprit de l'altitude et s'éloigna. Nous étions consternés. C'était l'échec complet. Londres, consulté, fit connaître que le terrain ne se trouvait pas à l'endroit exact, que la signalisation était incorrecte et que l'équipage avait aperçu des lumières suspectes. Il était exact que le terrain avait été déplacé de 600 m sans que Londres soit avisé. Mais ce que nous ne savions pas c'est que les miliciens s'étaient postés sur les près avoisinants et faisaient des signaux quelconques espérant que la parachutage se ferait à leur profit. Ils étaient vraiment candides.

Dans la lune de février, le poste récepteur de Grignols captait à nouveau un message. Le chef et six hommes du groupe partirent à bicyclette pour un nouveau terrain situé à 20 kms près de Samazan. Après quelques incidents, nous arrivâmes en vue du terrain vers 23 h. nous fûmes assez surpris de ne trouver sur les lieux aucun de nos amis de Marmande et de Bouglon avec lesquels nous devions parachuter. Un de mes hommes me signala la présence d'individus à la lisière d'un bois tout proche. Il n'était pas possible de laisser approcher des curieux. Nous prîmes la décision de les neutraliser. Au moment où nous nous engagions dans le bois, ils disparurent. L'avion arriva à minuit mais, malheureusement, nous n'avions pas apporté nos torches et nos amis n'étaient pas encore arrivés. Pendant 1h30, le quadrimoteur tourna dans la région et survolait le terrain toutes les dix minutes. Les chasseurs de nuit allemands firent leur apparition et, encore un fois, l'avion reprit le chemin du retour avec son précieux chargement. Nous nous séparâmes et. Tristement, nous rentrâmes à la maison.

Le lendemain, je fis mon enquête. Les miliciens avaient pris la décision de couper le courant électrique chaque soir vers 19 h. de ce fait, les résistants de Bouglon n'avaient pu entendre le message qui leur était destiné et ne s'étaient pas dérangés. Quant aux individus que nous voulions abattre à proximité du terrain, c'étaient tout simplement nos amis de Marmande qui, eux, avaient entendu le message.

A quelques jours d'intervalle, un drame cruel venait nous endeuiller. l'A.S. De Marmande qui parachutait également au nord de la Garonne, envoyait à Lévigac de Seyches, Gauthier, Darthial et deux autres résistants pour assurer la signalisation d'un parachutage d'armes. L'opération réussit bien. Ils se restaurèrent chez des résistants locaux et, vers cinq heures du matin, ils reprirent leur véhicule automobile pour regagner Marmande. Arrivés au passage à niveau non gardé, ils trouvèrent la barrière fermée. Un des hommes descendit pour l'ouvrir. Quand la voiture fut engagée sur les rails, un feu nourri s'abattit sur eux. Les boches, puisque c'était eux, venaient de les assassiner. Gauthier, Darthial, adjoints au chef militaire départemental et un de leurs camarades étaient tués. Le quatrième était blessé et amené par les Allemands. Quelques jours après, le dénociateur, le maire d'une commune environnante, recevait sa récompense: une rafale de mitraillette dans le ventre. La perte de ces hommes était irréparable pour l'A.S. Mais le plus inquiétant, c'était que le résistant blessé pouvait

parler sous la menace et la torture, car les Allemands l'avaient transporté à l'hôpital d'Agen pour l'interroger avant de l'abattre. A ce propos, je signale que tous les résistants et maquisards, pris les armes à la main ou blessés au combat dans notre région, n'ont jamais été déportés mais fusillés sur le champ ou tués au cours des interrogatoires.

C'est alors que se déroula une aventure qui ne s'est pas passée en Gironde mais qui est en rapport direct avec la résistance de notre région. Ce récit va vous démontrer la valeur de ces hommes qui, quoi que placés en haut de la hiérarchie de l'A.S, sur le plan départemental, prenaient des risques terribles afin de sauver un homme et, de ce fait, l'empêcher de parler sous la torture.

L'hôpital d'Agen se trouvait à proximité du canal latéral de la Garonne. Des fenêtres donnaient sur ce qui était autrefois un chemin de halage. Cet établissement était civil. Des soeurs de charité assuraient en partie le service. Ce fut un médecin civil qui fut chargé de soigner le blessé. Une sentinelle allemande se trouvait dans la chambre jour et nuit. L'A.S s'informa auprès du docteur traitant pour connaître exactement la gravité des blessures du résistant. Celui-ci répondit confidentiellement que, quoi que graves, ses blessures ne mettaient pas sa vie en danger et que, dans quelques semaines, le blessé serait sur pied.

L'A.S. Prit la décision de faire enlever le blessé aussitôt que cela serait possible. C'est alors que commença pour ce médecin (dont le nom est resté secret) la plus belle des attitudes et le plus pieu des mensonges. Le blessé, qui était touché à la tête, avait un pansement énorme. A la Gestapo, qui venait chaque jour prendre des nouvelles, le docteur signala que le blessé ne pouvait être interrogé, que son état était très grave et qu'il n'avait que quelques temps à vivre. Dans un but humanitaire, il demanda que la sentinelle soit retirée de la chambre et placée sur le palier. De cette façon, le blessé pourrait mourir tranquille. Une quinzaine de jours après, le blessé, bien soigné, allait beaucoup mieux et se rétablissait rapidement. Il était de plus en plus difficile, pour le docteur, de maintenir des pansements aussi volumineux et la Gestapo devenait méfiante. Il fallait agir; le blessé fut mis au courant par le docteur.

Le chef militaire de l'A.S de Marmande, « Jasmin », et quelques résistants prirent l'affaire en main. Un soir, un petit groupe se présenta à l'entrée de l'hôpital. La bonne soeur, qui se trouvait à la réception, était tellement absorbée dans ses méditations religieuses, qu'elle ne s'aperçut pas de leur passage. Ils montèrent au 1er étage et, avant qu'elle ne put réaliser ce qui se passait, la sentinelle était abattue d'un coup de silencieux. Quelques minutes plus tard, le blessé et ses amis, descendaient avec une corde, dans le chemin de halage. Quant au docteur, inutile de préciser que l'on ne le revit jamais plus à l'hôpital d'Agen.

Maintenant, revenons à Grignols où les résistants sont consternés par la mort de nos camarades de l'A.S et par l'échec des deux derniers parachutages. Nous proposons à nos amis de Bouglon et Marmande de procurer, en pleine lande, un terrain pour les parachutages d'armes. Ce terrain, situé au lieu-dit des « Trois chênes », se trouvait à 8 kms environ. C'était une lande rase, isolée qui avait l'énorme avantage de posséder un point d'eau qui était indiqué sur la carte Michelin et sur toutes les cartes d'état-major de la région. Londres accepta rapidement et homologua le terrain. Le chef de l'A.S de Grignols reçut le message et c'est alors que se produisit une foule d'incidents qui, non seulement allait paralyser nos parachutages mais encore faire de nouvelles victimes dans nos rangs.

Notre groupe s'était presque doublé en effectif. L'enrôlement de personnes étrangères au pays provoqua en partie notre perte. Le 23 février 1944, à 9 h du soir, je suis avisé qu'un canadien français, parachuté à Cognac, se trouve chez mon adjoint avec Lespine, un réfractaire qui est depuis quelques temps dans la région. Originnaire de Préchac, c'est un ami d'enfance d'Emmanuel Lasserre et, de ce

fait, mérite notre confiance. Je suis très perplexe. J'hésite à me rendre chez Lasserre, d'autant plus que je n'ai pas été avisé par mes chefs. Je me décide quand même à me rendre visite à ce parachutiste. Je me rends compte que mon adjoint a trop parlé et, déjà, notre activité clandestine est en partie démasquée. Le canadien, qui parle un français sans accent, s'entretient avec François Lespine en anglais. Ne connaissant pas cette langue, je ne peux pas me faire une opinion. Je lui demande de m'indiquer le n° de l'avion qui l'a parachuté et le texte du message qui l'annonçait. Il m'indiqua que le message était: « Marioton fait du trapèze ». Le lendemain, le commandant « Yvan » est contacté par l'agent de liaison B... Le soir même, la réponse me parvient. Le message annoncé était bien passé sur les ondes. Quant au n° de l'avion, le renseignement demanderait plusieurs jours. De toute façon, cela sentait la Gestapo et le commandant me conseillait d'abattre Lespine et le parachutiste. Une partie du groupe se réunit sur l'heure. Nous décidâmes d'attendre. Cette décision fut la plus néfaste que nous ayons jamais prise. En abattant ces deux hommes nous aurions évité des centaines d'arrestations et une dizaine de morts. Le 29 février, Lespine et son nouvel ami se promènent dans le pays. Un membre du groupe m'avise que Lespine a été vu renrant chez le docteur Laborde, chef de la milice locale. Je pense qu'il y a méprise. Lasserre questionne Lespine qui réside chez lui; l'information est exacte, mais le motif est d'ordre médical.

Je dois signaler, en passant, que si les miliciens de Grignols connaissaient bien les principaux résistants de l'A.S grâce au traître Lespine, il y avait longtemps que nous connaissions le nombre et le nom des miliciens et ceci grâce à une petite action qui se révéla très bénéfique.

Il existait, à cette époque, à Grignols, un important personnage du nom de Vorburger¹. sa fonction était Directeur de l'électricité du Sud-Ouest. Cet individu était bien introduit dans ce que l'on appelait l'Elite de Vichy. Son attitude était très bizarre, notamment au passage des convois allemands, nous avions l'intuition que ce personnage avait une activité autre que celle de directeur de l'E.S.O. Comme il se déplaçait assez souvent, nous décidâmes de profiter de son absence pour visiter son bureau et, notamment, son imposant coffre-fort. Grâce à de précieuses complicités, l'opération réussit parfaitement. Le coffre-fort renfermait des documents très intéressants qui furent copiés sur le champ. Il y avait notamment la liste complète des miliciens de Grignols et la liste des tractions avant Citroën utilisées par la Gestapo en Gironde avec leur numéro d'immatriculation.

Alors qu'à Grignols nos difficultés s'accumulaient, un fait très important venait de se produire à Agen. Dans un restaurant de la ville, un homme et une femme venaient de s'asseoir pour déjeuner. Vers le milieu du repas, deux membres de la Gestapo font irruption dans l'établissement. Ils se dirigent immédiatement vers le couple et demandent « Vos papiers ». ces derniers présentent leurs cartes d'identité. L'homme comprend aussitôt qu'il est trahi, qu'il est perdu. D'un doublé bien placé il envoie les deux membres de la Gestapo au tapis, puis s'enfuit par une porte dérobée qu'il connaît bien. Malheureusement, un homme armé est en faction dans la rue. Une rafale de mitraillette... et c'est fini... Cambon, dit « Jasmin », chef départemental de l'A.S de Marmande venait d'être tué, victime d'une dénonciation.

Nous avons l'impression que notre parachutage ne va pas tarder. En effet, Madame Simone L... qui assure l'écoute permanente, prend le message le 2 mars à 19h15. Le groupe est aussitôt alerté, les camarades Camille C... et Roger L... prennent chez un industriel collaborateur, deux charrettes à pneus, attellent leurs vaches et partent sur l'heure, vers le terrain des « Trois Chênes » situé à 8 kms de Grignols. Le reste du groupe part assurer la sécurité du terrain (Lespine et le canadien sont de la fête). J'attends 21h15 pour m'assurer que le message est bien confirmé, puis, je file vers le terrain où tout est prêt. Un petit incident sans importance vint nous ouvrir les yeux. Marcel G..., un membre du groupe, me signale qu'il a entendu le canadien parler patois avec Lespine. Que faire ? Parachuter d'abord et agir ensuite. L'avion a beaucoup de retard. A 1 h du matin, encore rien. Nous sommes inquiets mais nous

restons sur place. Notre patience sera récompensée. A 1h30, le quadrimoteur se présente à basse altitude. Les signaux sont corrects mais l'appareil continue son vol sans s'occuper de nous. Allons-nous voir encore un autre échec. Et bien, non. Dix minutes plus tard, l'avion revient et répond à notre indicatif. Il prend de l'altitude, se place face au vent, plonge sur notre balisage. Son ventre s'ouvre et 14 containers et un paquet descendent pendus à des parachutes multicolores.

Les parachutes sont enterrés sur place. Les containers sont chargés sur les deux charrettes qui repartent aussitôt, accompagnées par Marcel G... et D... Le dépôt d'armes est chez Jean M... La ferme est située à plusieurs kilomètres et le convoi n'emprunte jamais la route. Le reste du groupe rentre chez lui, c'est terminé. Au jour, je reçois la visite de Marcel G... Il m'apprend que Lespine et le canadien ont tenté de suivre le convoi dans la lande. Interpellés et menacés par les résistants qui assuraient la sécurité du convoi. Ils se retirèrent sans demander leur reste. Aussitôt, nous allons chez Lasserre pour arrêter les deux hommes. Trop tard, ils sont partis.

Nous sommes sans nouvelles des deux suspects et assez inquiets. Le 7 mars, sans aucun préavis, Londres refait passer le message. Notre service d'écoute ne fonctionnant pas, nous n'avons pu capter le message. Heureusement que M... du Clavier a eu la chance de le prendre. Il arrive en voiture à 10 h du soir pour nous avertir. Nous ne pouvons réunir que 7 à 8 personnes. Nous nous rendons au terrain. A 11 h, l'avion arrive et au premier passage répond à notre indicatif. Le parachutage se fait aussitôt; 14 parachutes sont encore lancés. Comme notre dépôt est plein, nous décidons d'enterrer tous ce matériel dans un grand tas de sciure qui se trouve à proximité. En contrôlant nous nous apercevons que sur chaque container est marqué « 14 plus 1 » ce qui signifie que nous aurions du recevoir un autre parachute avec un paquet. Nos recherches restent vaines et nous rentrons. Londres questionné, nous apprendra plus tard que le 15 ème parachute s'était accroché à la sortie de l'appareil et qu'il était revenu en Angleterre sans encombre.

Le 3 mars, contrairement aux ordres reçus, je suis convoqué par le capitaine Lévy qui me donne rendez-vous à Meilhan, dans une ferme au bord du canal. En plein jour, c'est très imprudent. Cependant, je m'y rends avec Elie L... et un taxi. Nous nous trouvons nez à nez avec Lespine, le canadien et Lévy. Je prends ce dernier à part. Je lui fais part de nos soupçons; il me conseille d'attendre car lui-même va se renseigner. Nous avons une conversation très orageuse avec les deux suspects. A bout d'arguments, nous tirons nos revolvers pour nous protéger et filons en toute hâte sous le regard consterné du capitaine Lévy.

Le 9 mars, les deux suspects, Lévy et Lartigue mangent chez un résistant de Romestaing nommé P... A la fin du repas, Lévy pose une question en anglais au Canadien qui ne peut répondre. Ils sont découverts. Aussitôt, les deux traîtres prennent la fuite à travers champs en direction du bourg de Cocumont situé à quelques kilomètres. Au moment où ils arrivent sur la place de la mairie, ils aperçoivent les gendarmes. Lespine présente sa carte de membre de la Gestapo et leur ordonne d'arrêter le capitaine Lévy qui arrive à ce moment là. Je n'arrive pas à comprendre comment les gendarmes français ont pu obéir à la Gestapo et comment les trois résistants qui étaient armés n'ont pu se débarrasser des deux traîtres. De toute façon, le capitaine Lévy fut arrêté par les gendarmes et livré à la Gestapo de Marmande. Le capitaine Lévy ne parla pas mais mourut sous la torture quelques semaines plus tard.

Du moment qu'ils étaient découverts, il fallait que les deux traîtres agissent aussitôt afin de profiter de la surprise, c'est d'ailleurs ce que fut fait. Avec l'aide des Allemands, ils tentèrent d'arrêter Lartigue qui s'enfuit. Ce dernier vint à Grignols m'avertir, non seulement de l'arrestation de Lévy, mais de l'arrivée imminente de la Gestapo et des Allemands. Leur but était d'arrêter tous les résistants que les deux traîtres connaissaient. Tous les membres du groupe furent avertis quelques minutes plus tard et, armés jusqu'aux dents, attendirent les Allemands. Ces derniers, arrivés sur la place de Grignols et

renseignés par les miliciens, comprirent que l'effet de surprise ne jouerait pas. Plutôt que d'engager une action où ils auraient certainement laissé des plumes, ils préférèrent courageusement reprendre le chemin de Marmande.

Grâce à André L... nous l'avions échappé belle. Cependant, le lendemain sept personnes avaient pris le maquis ainsi que Mme Simone L... le groupe ayant éclaté, il fallait que les résistants non découverts restent tranquilles pendant quelques temps. Le 21 avril 1944, à l'aube, un autocar rempli d'Allemands et de membres de la Gestapo. Arrivé à Grignols, sous l'oeil satisfait des miliciens rassemblés dans la pharmacie P... Madame Lasserre, membre de l'A.S est arrêtée ainsi que Mme Guérin. Son mari, qui se trouve là par hasard, s'enfuit par une lucarne et saute chez le pharmacien son voisin qui le cache aussitôt dans une grange. Mme Simone L... ,qui était imprudemment revenue chez elle, fut avertie par un membre de la légion. Elle s'enfuit quelques minutes avant l'arrivée des Allemands. Mesdames Ducasse et Chaloupy, évitent l'arrestation de peu. Quatre gendarmes de Bouglon sont arrêtés. Parmi eux, se trouve Bidard, chef de secteur de l'A.S. Aucun ne reviendra; ils périrent à Mauthausen, célèbre camp de la mort.

Membre de l'A.S R... est arrêté, mais, quelques jours après, il est relâché par les Allemands. Au lieu de se réfugier au maquis, il circulait librement et voulait, à tout prix, rentrer en contact avec moi. Je décidais de lui tendre un piège, par l'intermédiaire de l'agent de liaison, je lui donnais rendez-vous un soir, à minuit, dans un endroit désolé, en pleine campagne, auprès d'un pont. Me trouvant souffrant ce jour-là, j'envoyais deux de mes amis pour cueillir R... au rendez-vous. A minuit moins le quart, mes camarades cachés dans une haie, virent arriver un inconnu qui se cache sous le pont. Dix minutes après, R... arrivait et sifflait plusieurs fois comme convenu. Comme convenu, il fut aussitôt arrêté et conduit dans les bois où je l'attendais. Lorsque mes amis me racontèrent ce qui s'était passé je leur donnais l'ordre de repartir aussitôt de repartir aussitôt et de grenader le dessous du pont. Cela fut fait, mais, hélas, l'homme n'était plus là. Nous avons, quand même, la preuve que R... avait été relâché comme un pigeon. Il fut expulsé du groupe.

Un détachement des troupes allemandes, conduit par le commandant de la garnison de Marmande et par des agents de la Gestapo, se livra le 28 mai 1944 à une expédition punitive contre le maquis de la région de Grignols. C'est au cours de cette expédition que trois jeunes réfractaires furent arrêtés. Deux furent abattus sur le champ et le troisième déporté. Le détachement semblait utiliser comme guide le sieur B..., industriel et E... de Grignols. Ce dernier devait être arrêté par la suite et fusillé pour avoir dénoncé un maquis.

Enfin, le débarquement arriva avec toutes ces conséquences. Beaucoup de groupes de maquis se formèrent dans la région. Certains prirent des décisions malheureuses. On vit un regain de règlement de comptes qui n'avaient rien à voir avec la Résistance. Des résistants authentiques furent menacés, d'autres fusillés par des maquis irresponsables. On vit des résistants trahir, jouer le double jeu et d'authentiques collaborateurs et miliciens se transformer en F.F.I pour sauver leur peau.

Privés de chefs valables, coupés de Londres, nous avons été dans l'obligation de prendre les décisions qui s'imposaient.

A ce moment là, il existait à Grignols la gendarmerie locale et la gendarmerie de la ligne de démarcation. La position de la gendarmerie locale était très délicate. Recevant des ordres de Vichy et des Allemands, elle ne pouvait pas les exécuter à cause de la proximité des maquis qui, en fait, étaient maîtres de la région. Le 9 juin, le chef de gendarmerie, en accord avec ses hommes, prit la décision de venir avec nous. Un agent de liaison m'«avertit que la gendarmerie voulait remettre ses armes au chef de l'A.S. Le soir-même, je me rendis à la gendarmerie avec des membres du groupe. Nous fûmes

accueillis par les gendarmes au garde-à-vous qui nous firent part de leur décision. Je leur fis remarquer que leur attitude était très digne mais qu'il fallait, pour leur sécurité, qu'ils aillent aussitôt avec nous. Le chef de gendarmerie laissa ses hommes libres de leurs actes, quant à lui, il voulut rester jusqu'au lendemain. Son hésitation devait lui coûter très cher.

Le même jour, vers minuit, un groupe de F.T.P arrivait à Grignols, porteurs d'ordre d'arrestation de miliciens. Me trouvant sur place avec deux camarades, je leur offris notre concours qu'ils acceptèrent. Je leur fis remarquer qu'il était dangereux et inopportun de faire ces arrestations la nuit, d'autant plus que les miliciens étaient armés. Le chef F.T.P somme le docteur Laborde, chef de la milice de se rendre. Il ne répondit pas mais ouvrit sa fenêtre du premier étage et tira sur nous une rafale de mitraillette. Un coup de mousqueton fut tiré sur lui. Laborde ne fut pas touché et referma la persienne. Quelques minutes plus tard, il s'échappa par le portail de sa cour. Il essuya plusieurs coup de feu qui l'obligèrent à abandonner la moto avec laquelle il pensait s'enfuir. Il fut néanmoins blessé, mais réussit à s'enfuir. Opéré dans une clinique de Marmande, il se rétablit et rejoignit ses amis à Sigmaringen où il fut arrêté plus tard.

Le 10 juin, Grignols fut investi par deux maquis. Six miliciens furent arrêtés (jugés par le tribunal de Houeillès quelques jours après, cinq furent fusillés). Le milicien responsable de la région, averti par un « résistant » put s'enfuir. Les Allemands furent avertis de ce qui se passait à Grignols par Mme Vorburger. Une colonne blindée fut envoyée le lendemain. Gênée par les arbres que nous avions abattus sur les routes, elle n'arrive que vers 16h. Nous nous étions repliés derrière le mur du château. Ils ne nous attaquèrent pas. Ils se contentèrent de tirer à vue sur les habitants. Deux hommes furent abattus et la fillette du chef de gendarmerie tuée à bout portant.

Quant au sixième milicien arrêté le 10 juin, il avait été libéré grâce à l'intervention d'une personne peu recommandable. Jugé très dangereux, il fut abattu par ordre de l'A.S. (à ce propos, nous apprîmes à la libération que cet individu était un espion de classe internationale recherché depuis 20 ans par le 2ème bureau français).

La Gestapo continua ses arrestations et ses expéditions punitives. Des centaines de réfractaires travaillant dans la région ne se trouvaient plus en sécurité. L'A.S de Grignols décida de créer un nouveau maquis. C'est Pierre L... qui en fut chargé. Le 12 juin 1944, la nouvelle formation s'installa au lieu-dit les « Trois Chênes » à côté du terrain de parachutage.

Le 17 juin, les forteresses volantes bombardèrent la Réole une partie de la journée, malgré la D.C.A et les chasseurs allemands. Cependant, un appareil fut touché. Aussitôt, il quitte la formation et, avec ses deux moteurs encore intacts, il se mit à tourner au dessus de la forêt landaise. Sur les 9 hommes qui composaient l'équipage 8 sautèrent en parachute à 5.000 mètres. A ce moment-là, les Allemands d'un côté et le maquis de l'A.S de l'autre, partirent pour les recueillir. Pierre L... et ses hommes parvinrent à les récupérer: 3 aviateurs, dont un lieutenant à Cudos, dans une ferme à 150 mètres des auto mitrailleuses allemandes qui ne tenaient pas à s'aventurer dans les bois. Pendant ce temps, l'avion, piloté par un ingénieur chef du bord, continuait à tourner à basse altitude, cherchant à se poser. Il ne put que s'abattre dans un champ de blé à Saint Michel de Bazas. Le pilote avait sauté mais avait fait le nécessaire, car, lorsque les Allemands, qui étaient tout prêt, voulurent s'approcher pour la curée, la forteresse s'enflamma. Malgré nos efforts, nous ne pûmes nous saisir du pilote qui, quoi que blessé, fit encore plusieurs kilomètres à travers bois. Grâce à l'indication d'un meunier, nous le récupérâmes près de Lerm et Musset. Il retrouva avec plaisir ses 3 camarades. Deux jours après, Maurice A... nous amenait les 5 autres aviateurs qui étaient tombés près de Villandraut. Je signale en passant que les Américains possédaient des cartes très détaillées où étaient indiqués l'emplacement des maquis. Ce fut donc notre maquis des « Trois Chênes » qui hébergea les 9 aviateurs. Un de nos hommes parlant

l'anglais la conversation fut assez facile. Cependant, au bout d'une quinzaine de jours, il apparut que nous ne pourrions garder ces hommes avec nous. La vie du maquis ne leur convenait pas. Ils étaient des aviateurs et non des maquisards. Ils ne gardèrent pas leurs armes. Ils voulaient rejoindre leur base, nous nous informons du point de regroupement qui se trouvait quelque part dans le Lot-et-Garonne. Quelques jours plus tard, perdant patience, 3 aviateurs quittèrent le camp de nuit, sans nous prévenir. Puis, ce fut le tour des deux autres. Ayant interrogé les quatre aviateurs qui restaient, ils me répondirent qu'ils ne partiraient pas mais qu'ils voulaient rejoindre, au plus tôt, un centre de regroupement. Le renseignement arriva, nous devions les conduire à Meylan, Lot-et-Garonne, où un détachement du colonel anglais « Hilaire » devait les prendre en charge.

C'est ainsi que le 12 juillet 1944, une moto conduite par M. Lasserre avec sur le tan-sad André L... et une voiture Citroën conduite par Jean Guérin, accompagné du gendarme V... et des 4 aviateurs américains, entreprirent de se rendre au centre de regroupement de Meylan, Lot-et-Garonne. Je pense qu'il aurait été sage de prendre les petites routes des Landes pour atteindre cet objectif, mais nos camarades décidèrent d'emprunter la grande route de Casteljaloux à Houeillés, route stratégique qui était sillonnée sans arrêt par les colonnes allemandes. C'est alors que se produisit le drame. Le petit convoi allait atteindre le croisement de la « Tour d'avance », Lot-et-Garonne. La moto qui marchait devant la voiture se trouvait à quelques centaines de mètres de cet endroit lorsqu'elle tomba dans une embuscade. Les Allemands avaient installé leurs fusils mitrailleurs dans le coin du bois. A la première rafale M. Lasserre fut touché au rein et tomba, avec la moto, sur le côté de la route. André L... qui était indemne s'enfuit dans le bois. La voiture stoppa. Les Allemands tirèrent sur la Citroën mais manquèrent leur but. Le gendarme V... et les 4 aviateurs s'enfuirent dans le bois. Quant à Jean Guérin, qui, à ce moment-là, était indemne, il resta sur place pour porter secours à son ami M. Lasserre qui était grièvement blessé.

Je connaissais parfaitement ces deux hommes qui faisaient partie de notre groupe de l'A.S depuis le début. Je savais les liens qui les unissaient. Leurs femmes avaient été arrêtées par la Gestapo le 21 avril; ils avaient des comptes à régler avec les boches. Je suis convaincu que Jean Guérin aurait pu s'échapper comme ses camarades, il ne le voulut pas. Patriote intransigeant, courageux à l'extrême, il accepta un combat inégal. Je suis persuadé qu'il se défendit jusqu'à la mort avec ses armes. Jean Guérin n'était pas de ceux qui levaient les bras.

Les Allemands ne se contentèrent pas de tuer Lasserre et Guérin, ils les mutilèrent, découpèrent le crane de Lasserre à la mitraillette, quant à Guérin, ils le coupèrent littéralement en morceaux.

A titre documentaire, je dirais que deux heures auparavant, un drame presque identique s'était passé au même endroit. Un side-car du maquis, monté par deux gendarmes ralliés au M.U.R de la région de Nérac, tombèrent dans l'embuscade. À la première rafale, les Allemands tuèrent le conducteur du side-car. Le véhicule se renversa dans le fossé. Le gendarme qui était dans le panier était légèrement blessé. Il avait un fusil mitrailleur. Se sachant perdu, il engagea un duel à mort avec les Allemands. Ces derniers, malgré une énorme supériorité numérique, eurent beaucoup de peine à le neutraliser

le maire de Fargues sur Ourbise, prit l'initiative de faire enterrer provisoirement Lasserre et Guérin dans le petit cimetière du village. Quelques temps après, la Résistance voulut récupérer les corps de nos camarades, pour les inhumer à Grignols. C'était une folle aventure qui valait la peine d'être tentée. Un jour, une camionnette se rendit donc à Fargues sur Ourbise pour prendre possession des deux cercueils. Le véhicule n'avait fait que quelques kilomètres lorsque les Allemands apparurent. Plein de méfiance, ils ne voulurent pas croire que nos cercueils contenaient des cadavres. Avec leur sauvagerie habituelle, ils défoncèrent à coup de hache, puis se retirèrent. Il fallut que la Croix rouge de Casteljaloux intervienne auprès des autorités allemandes pour que ces pauvres restes humains soient

mis dans de nouveaux cercueils. Ayant eu gain de cause, la Croix rouge les fit inhumer à faible profondeur dans le cimetière à Casteljaloux et c'est là que l'A.S vint les chercher de nuit. Les deux cercueils furent entreposés à quelques kilomètres de Grignols, au milieu des bois, dans une chapelle ardente improvisée et gardée par des maquisards.

Il fut décidé que Lasserre et Guérin, unis dans la mort comme ils l'avaient été dans la vie, auraient, malgré les Allemands, malgré les risques, des funérailles religieuses dignes d'eux. Le curé de Grignols, présent, refusa d'apporter son concours. Ce fut donc un brave prêtre Irlandais, qui était déjà au maquis, qui prit la place de notre curé défaillant. Le service religieux eut lieu dans la petite église de Sillas (Gironde). Des centaines de maquisards, armés jusqu'au dents, accompagnèrent Lasserre et Guérin au cimetière de Grignols où ils furent inhumés en présence de quelques civils sous la protection des fusils mitrailleurs.

Je reviens un peu en arrière pour vous parler du premier maquis de Grignols, formé en novembre 1943 par l'A.S de Grignols. Malgré de nombreuses difficultés, cette formation parvint à se maintenir et à porter son effectif à 35 hommes. Ils s'occupèrent surtout de sabotages. Ils firent ensuite sauter de nombreuses locos forestières appartenant à des industriels collaborateurs travaillant pour les Allemands. Leurs actions avaient déjà déclenché l'expédition punitive du 28 mai 1944. Le 24 juin, ce maquis, commandé par Maurice A... se trouvait stationné près du bourg de Lerm et Musset (Gironde). Une certaine Mme M... , qui habitait cette bourgade, les dénonça aux Allemands. Le résultat ne se fit pas attendre. Une colonne blindée allemande arriva dans le bourg le lendemain matin à l'aube. Les maquisards, surpris, partiellement encerclés, au lieu de battre en retraite, engagèrent le combat. Cinq maquisards furent tués et un autre blessé. Ce dernier fut laissé sans soins une partie de la journée. Avant de se retirer les Allemands achevèrent le blessé et incendièrent une maison du village.

Le 27 juillet 1944, j'ai assisté, par hasard, à l'attaque d'un maquis stationné à Saint Martin de Curson par une colonne blindée allemande. Ils attaquèrent, comme d'habitude, depuis la route et à une distance respectable des bois de pins qu'ils redoutaient. Après avoir fait beaucoup de bruit avec leurs canons et leurs mortiers, ils se retirèrent satisfaits de leur victoire, convaincus que les terroristes étaient tous anéantis. En réalité, ils n'avaient incendié qu'un camion.

Le 31 juillet, le traître François Lespine revient à Grignols, habillé en allemand, accompagné par des Hindous, des soldats allemands et des membres de la Gestapo. Six personnes sont arrêtées à Grignols. Notre camarade René C... de l'A.S est arrêté à Romestaing, son frère Roger réussit à s'enfuir. Toutes les personnes arrêtées seront transférées au Fort du Hâ à Bordeaux et libérés par les F.F.I à la libération. Je signale que le 4 août 1944, beaucoup de personnes furent arrêtées dans la région de Grignols mais, la plus part de ses personnes n'avaient aucun contact avec la Résistance.

Je pourrais citer de nombreux faits individuels ou collectifs qui se sont produits dans notre région. Je ne le ferai pas, car cela dépasserait le cadre dans lequel je veux rester. D'ailleurs, avec le mois d'août, c'est la prolifération de groupes de toutes sortes, plus ou moins responsables, qui, quelque fois, agissaient dans un sens opposé à l'idéal que nous avions choisi.

Certains de ces groupes continuèrent leur action sur le Front du Médoc ou ailleurs. Mais, pour nous, la vraie Résistance clandestine était terminée.

Il ne me reste plus qu'à faire le bilan de cette aventure qui nous coûta beaucoup de sang et de larmes. 14 de nos camarades de l'A.S de Marmande et Grignols sont tombés sous les balles ennemies ou morts sous la torture. Mme Lasserre est morte en septembre 1944 au camp de concentration de Ravensbrück. Mme Guérin, rescapée de Buckenwald, est revenue très amoindrie.

Quant aux rescapés de notre petit groupe, ils ont repris le chemin de leur champ, de leur atelier ou de leur bureau. Ils n'ont qu'émis ni places, ni décorations, ni points de retraite mais ils gardent dans leur cœur de Français et de patriotes, à côté d'une grande amertume, le souvenir inoubliable de nos morts et la fierté d'avoir, dans la mesure de leurs moyens, participé à la libération de la Patrie.

Et maintenant que la page est tournée, que la Résistance n'est plus qu'un souvenir impérissable, je vous dirais que le pseudo canadien, nommé Gombeaud et François Lespine furent condamnés à mort par la Cour de Justice de Bordeaux. Le premier, personnage sans envergure, fut fusillé, quant au second, malgré les 200 arrestations et la dizaine de morts dont il portait la responsabilité, il fut gracié par le général de Gaulle. Après quelques années de détention, il fut relâché.

Quant aux miliciens et autres francs gardes, ils bénéficièrent d'une indulgence incompréhensible. Une partie de ces bons Français trouvèrent un refuge dans l'armée à la Libération... il leur fut beaucoup pardonné, parce qu'ils avaient beaucoup trahis...

pour ce qui est des collaborateurs notoires, ils eurent bien quelques petits ennuis, mais, grâce à la complaisance de chefs de la Résistance peu scrupuleux, ils obtinrent des attestations élogieuses qui les dédouanèrent.

Pour terminer, je dirais également que je regrette que le sacrifice de tous les patriotes « Morts pour la France » n'ait pas servi de leçon de modestie et d'humilité à ceux qui ont eu la chance de revenir vivants dans leur foyer.

Je n'ai personnellement aucune estime pour tous ces résistants, avec ou sans majuscule, de la dernière heure, pour ces hommes à l'esprit pratique dont l'attitude fut très prudente et opportuniste pendant l'occupation mais, qui, au lendemain de la Libération, se sont servis du sacrifice de nos Morts pour obtenir des places, des diplômes et des décorations, auxquels, ils n'avaient aucun droit.

Aujourd'hui, on voit encore à l'échelle nationale, de haut en bas de l'échelle sociale, des hommes qui ne doivent leur place qu'à la Résistance, parader sur les estrades. Ces hommes ne peuvent tromper que les ignorants. À nos yeux, ce ne sont que des orgueilleux, des complexés et des bluffeurs.

Bordeaux - janvier 1954

Lussagnet

i Vorburger fut abattu vers le 15 juin par ordre de l'A.S